

L'errance collective

Tadeusz Rozewicz

Volume 14, Number 6 (84), December 1972

L'écriture et l'errance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30585ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rozewicz, T. (1972). L'errance collective. *Liberté*, 14(6), 50–60.

L'errance collective

Notre débat sur *littérature et errance* a si grande erre qu'on a parfois bien du mal à en suivre les sinueux et savants méandres. Il touche cependant terre de temps en temps, par la voix de Yehoshua, de Michèle Lalonde, de Mme Aravantinou. Moi aussi je voudrais rester au ras de terre et parler un peu de cette errance collective sur laquelle Miodrag Pavlovic est peut-être passé un peu trop vite lundi.

Pour un Polonais, point n'est besoin de recourir à la métaphore pour associer immédiatement les deux termes proposés à notre réflexion. Littérature et errance. Toute la littérature polonaise depuis près de deux siècles se situe sur les voies de l'errance. Dans l'errance au sens le plus physique du terme, cette errance sur fond d'exil pour employer l'expression de Claude Vigée.

Comme les Hébreux en Egypte, pour citer encore Claude Vigée, si les Polonais ont survécu en tant que nation à 150 ans d'asservissement qu'il faut bien appeler colonial pour en faire comprendre aux Québécois l'implacable réalité et leur faire entrevoir aussi quelque analogie — ils le doivent à leur littérature, à leurs poètes romantiques Mickiewicz, Slowacki, Krasinski, Norwid, qui sur les routes de l'exil, à Paris, aux Amériques assuraient la maintenance d'une tradition et formaient en lieu et place des institutions nationales inexistantes — le projet futur d'une nation. C'est la poésie qui a permis aux Polonais de ne pas oublier leur nom et de rentrer — comme les Hébreux d'Egypte — dans la terre promise de leur patrie indépendante.

Comparés aux problèmes de la survie d'une nation — évoqués ici avec tant de force pathétique par des écrivains et des poètes du Québec, d'Israël, de la Grèce asservie — tout le reste est vraiment littérature. C'est-à-dire du vent. Je veux dire qu'une fois que ce problème apparaît à l'horizon de la vie, du labeur, de la réflexion créative d'un écrivain c'en est fini à jamais, et tout le reste — qui est pourtant nous en avons hélas conscience le lieu même de la poésie et de la littérature — recule et reprend les proportions, les dimensions qui sont les siennes face au drame de la collectivité qu'il nous faut bien assumer.

Le harnais d'une littérature enracinée dans le national et le social est tellement lourd à porter que nous autres, écrivains de ces pays maudits, levons parfois avec envie un regard las et harassé sur nos plus heureux confrères des grandes littératures occidentales qui ont tout loisir de s'adonner à d'exquises et savantes futilités qui depuis la bataille d'*Hernani* aux dernières dissidences de *Tel Quel* défraient la chronique littéraire parisienne. Sont-ils heureux, ceux-là, pensons-nous, de pouvoir s'inventer des exils et des aliénations quand les nôtres sont si terriblement, si indécentement réalistes et terre à terre ! Sont-ils heureux de pouvoir à loisir et sans autre souci qu'esthétique, et sans autre préoccupation qu'intellectuelle, travailler patiemment à la perfection de leurs outils ! Bien sûr, c'est une vue assez courte, pour ne pas dire une illusion. Il leur arrive de nous regarder avec envie eux aussi, car souvent les loisirs qu'ils ont, ce sont leurs lecteurs qui les leur laissent. Ils ont souvent conscience, ce qui n'est pas moins dramatique, de travailler en porte à faux, un peu dans le vide — et ils nous envient cet *ampli* extraordinaire que constitue pour la voix d'un poète la conscience de parler *non pas au nom*, mais pour des millions, *non pas au nom*, mais pour la multitude de ses concitoyens. Mais si elle n'est pas des moindres, il faut bien dire que c'est la seule satisfaction que nous accorde le statut d'écrivain dans ces pays que l'histoire depuis tant d'années s'amuse à piétiner.

La littérature qui s'astreint — que l'on astreint, que le destin astreint — à porter ce harnais doit soumettre ses vues

propres, son projet à soi à des taches parfois lamentablement didactiques. Cela est infiniment grave pour elle et elle le sait — et du coup c'est la littérature entière d'un peuple qui entre en errance entre ces deux pôles tragiques dont a si bien parlé Jehoshua, la solidarité et la solitude. Car elle ne peut pas ne pas s'insurger contre l'exigence abusive que l'on formule à son égard et d'un autre côté elle ne peut pas tourner le dos à ce qu'elle considère, en son for intérieur — comme le plus impérieux de ses devoirs.

Elle oscille alors entre des situations médianes qui, bien que résultant d'un compromis, n'ont pour autant rien de confortable non plus. Un refus de la solidarité aveugle, un refus de la solitude absolue. Solidaire, oui, elle l'est, elle veut l'être, mais les yeux ouverts, dans la liberté de ses jugements, dans la liberté d'en prononcer de faux et d'erronés, dans la liberté de ses incartades. Et solitaire aussi, oui, dans la mesure où elle a besoin de solitude pour prendre ses distances, pour s'élaborer dans le silence, mais jamais par oubli, jamais par déni de ce qui la fait mouvoir, créer et vivre, la communauté humaine qui la mandate.

Vous pourriez croire que je fais ici l'apologie de ce qu'on appelle la littérature engagée, la poésie engagée. Rien de plus faux. Ce terme qui a fait une si triste carrière en Europe — d'autant plus qu'il apparut en Occident au moment précis où Jdanov de sinistre mémoire imposait à l'Europe de l'Est le carcan du réalisme socialiste — n'a jamais à vrai dire rien signifié. Un poète, un écrivain enraciné dans son sol n'a pas à s'engager dans aucun régiment, ni à épouser aucune cause politique, ni à propager aucune doctrine. Il n'a, à l'extrême, même pas le moindre choix à faire. L'histoire s'en charge bien à sa place. C'est elle qui le prend à bras-le-corps et il est souvent le plus involontaire des engagés. C'est elle qui lui ajoute à ses grands moments — qui sont les moments d'épreuves douloureuses car on ne le sait que trop bien, les peuples heureux n'ont pas d'histoire — cette dimension supplémentaire. C'est elle qui fait que plus jamais, quoiqu'il fasse ou quoiqu'il écrive, il ne pourra le faire que les yeux rivés sur cette perspective historique. Il ne pourra rien écrire en

dehors du champ que circonscrivent les destinées de son pays.

Et tant que l'histoire ne s'en mêlera pas, il aura beau faire, il pourra se démener comme un dément, épouser tour à tour cent causes plus justes les unes que les autres, broder comme Jean-Paul Sartre la cathédrale Notre-Dame pour vêtir les petits Chinois ou nourrir les affamés du Tiers-Monde, son engagement n'en acquerra pas plus de crédibilité et ne prêtera qu'à un sourire.

Nous avons parlé ici d'errance et d'exil, d'enracinement et de déracinement, et d'enracinement par le déracinement. Dans la littérature de notre siècle on chercherait je pense en vain un écrivain qui illustre mieux la dialectique de ces notions que Gombrowicz.

Errant, exilé, désireux à tout prix de se soustraire à cette *polonité* qui l'encombre en tant qu'artiste, dont il n'a rien à faire, qui l'empêche d'accomplir son oeuvre, dit-il, c'est dans la lutte vaine pour arracher sa racine à la glèbe polonaise que s'accomplit son oeuvre précisément, son projet esthétique et intellectuel, sa vocation d'artiste. J'ai employé tout à l'heure l'expression si décriée, parmi les écrivains, de tâche didactique. Entendons-nous bien. Encore une fois il ne s'agit ni de propagande ni d'endoctrinement. Mais je crois profondément, je suis intimement persuadé par exemple que cette perspective du devenir historique de la nation, que l'on ne perd jamais de vue, nous impose d'accorder une attention décuplée aux problèmes quotidiens du réel, à la description du monde visible. Et sur ce point je m'opposerai à notre ami Ouellette, qui disait, si j'ai bien compris, que le poète ne devait se préoccuper que de dire l'indicible, de décrire l'invisible, qu'il n'avait pas à parler de l'oiseau parce que tout le monde peut le voir, l'oiseau, et que de ce fait même celui-ci ne constitue pas un thème poétique. Je ne sais pas moi. J'ai l'impression que la littérature, la poésie n'a pas encore fini de faire le tour de l'oiseau, alors qu'en lisant certains nouveaux romanciers de Paris on soupçonne qu'ils ont fait plus de trois ou quatre fois le tour de leur cervelle. Je crois toujours que le rôle de la poésie est comme disait si admirablement Paul Eluard et comme essaie de le réaliser, je pense, dans

son travail quotidien de poète un Paul Chamberland, est de *donner à voir*. Et que c'est cela qu'attend et qu'est en droit d'attendre, de ses poètes et écrivains, une communauté baignée par l'asservissement politique ou réduite au mystique par une espèce de fausse honte de son langage dégradé et avili. « Donner un sens plus pur aux mots de la tribu », c'est là je crois, et dans le sens le plus littéral de ce vers, la tâche didactique que réalisent les poètes et écrivains québécois sans que nul ne songe à s'y dérober. C'est là ce que j'appelle l'impossibilité pour un écrivain de sortir du champ que circonscrivent les destinées de son peuple.

Les écrivains de ces pays que l'histoire se complaît à caresser plus souvent que les autres de son bât ne jouissent que très rarement et tout à fait par extraordinaire de la liberté d'expression qui traditionnellement est la revendication première d'un écrivain. Ils ne peuvent pas tout dire. Bien sûr, nous savons tous la blessure, la plaie au flanc que c'est. Mais je voudrais vous faire voir aussi un autre aspect de la question. La liberté d'expression, la liberté de parole — comme toute liberté au fond — a d'autant plus de prix que plus parcimonieusement on vous la partage. Nous serions je pense quelques-uns dans cette salle à pouvoir mener avec les écrivains québécois un séminaire de plusieurs jours, par exemple, sur le bon usage de la censure. Si un jour vous en avez besoin, faites-nous signe. Cela peut paraître paradoxal, mais je vous assure qu'on pourrait y trouver d'autres avantages que celui-là déjà de nous fournir un, deux, parfois trois lecteurs très attentifs à tout ce qui sort de votre plume et qui ont toujours tout lu de vous. Trêve de plaisanteries, il est évident que cette pression constante de l'histoire n'est pas sans malaxer et modeler profondément la littérature sur laquelle elle s'exerce. Pour prendre l'exemple de la littérature polonaise, ce n'est pas un hasard, mais l'apprentissage quotidien de l'histoire qui lui donne ces trois caractéristiques si reconnaissables dans la création de tous les grands écrivains polonais des cinquante dernières années et communes à tous : Witkiewicz et Gombrowicz, Andrzejewski et Milosz, Iwaszkiewicz et Rozewicz, Herbert et Mrozek, Grochowiak et Konwicki.

C'est l'humour, et le plus souvent l'humour noir, la distance envers soi-même, un mordant frisant le cynisme, la raillerie installée au coeur de l'amertume, tout cela enveloppant comme d'une écorce le noyau irréductible et noir de l'exigence de liberté. Cela vous le retrouverez avec plus ou moins d'intensité avec des dosages différents chez tous les écrivains cités et qui sont l'honneur de mon pays. Vous m'accorderez que ce ne sont pas les traits habituels d'une pieuse littérature de patronage à laquelle fait toujours songer le terme de littérature engagée. Mais ce sont ceux d'une littérature qui porte témoignage de son temps, temps de la raillerie, de l'humour noir, du cynisme, de l'amertume. Porter témoignage sur son temps, encore un cliché exaspérant par les abus qu'on en a faits, et pourtant comment mieux appeler le devoir premier, de celui qui écrit? Jehoshua disait que les écrivains d'Israël commençaient seulement maintenant à avoir suffisamment de distance pour évoquer l'holocauste juif. Cet holocauste, c'est notre terre qui en fut le théâtre, c'est sur notre sol que les nazis assassinèrent quatre millions de Juifs sur les six millions (toute la population du Québec) de victimes civiles que la guerre avait coûté à la Pologne. Après un temps d'hébétude et de mutisme la littérature polonaise se mit à en parler et jusqu'à aujourd'hui elle ne ressasse que ça. C'était et ça reste le sujet presque monothématique de toute une littérature. Et même ceux qui entrent aujourd'hui dans les lettres, des poètes et des romanciers de trente ans, qui n'ont pu être les témoins de rien, parce qu'ils poussaient leurs premiers vagissements au temps où fumaient les fours crématoires d'Auschwitz, de Maïdanek et de Treblinka reviennent à ce cataclysme et décrivent les ravages qui sont encore visibles autour d'eux à l'oeil nu. Je voudrais pour terminer vous lire deux extraits d'un poème de Tadeusz Rozewicz, un poète qui changea le cours de la poésie polonaise après la guerre parce que, disait-il, il est impossible qu'après ce qui a eu lieu sur la terre de Pologne la poésie continuât comme par devant son ronronnement tranquille et satisfait de lui-même. Et vous verrez que ce poème illustre aussi une errance.

LA PLAINTÉ

I

Ce n'est que dans l'étreinte rugueuse
de la réalité
que mon coeur bat
et qu'un ruisseau de sang
soleil
coule à travers l'arbre vert
de ma vie
C'est étroit une poitrine d'homme
Je veux m'ouvrir
comme une plaine
au mouvement offerte au changement
que m'emplisse

L'océan de la vie

J'ai trop longtemps brouté l'herbe
de vos cimetières ô Morts
détournez-vous de moi
c'est une affaire entre vivants
Agneaux à toison blanche
branches frémissantes de rêve de lumière
qu'un fleuve noir vous engloutisse
agneaux de plâtre
aux museaux délicatement refermés

L'océan de la vie

Ainsi il faut traîner après soi
toutes ces années
toutes les images vues
tous les paysages quittés
la main du bourreau sur la face de mon frère

tous les visages des morts
et tous les visages des vivants
« et leurs orbites étaient pareilles aux bagues
desserties, dont les montures noires
aveuglément luisaient dans l'ombre vague »

L'océan de la vie

Ainsi il faut traîner après soi tous les fruits
toutes
les couleurs de fruits
tous les mots
qui n'ont jamais été prononcés
tous les arbres noirs
sur la neige
toutes les nuits qui seront
et celle qui est

Les savants disent
que tous les mots prononcés
continuent à vibrer dans l'éther
toutes les voix qui se sont élevées depuis le commencement du
[monde
vivent dans l'océan de l'air
qu'elles ont gardé chaleur couleur et goût
qu'elles y sont conservées
à jamais

Mais moi je suis dépositaire d'images
jamais dites
on leur a refusé
forme couleur et sens

Ces hommes aux bouches recouvertes de plâtre

Ah comme il germe
comme il grandit en moi
le grain muet

des fruits morts
Il pousse vers la lumière
perce l'argile aveugle
de mon corps
casse la langue engourdie

Il charrie la parole
de dix jeunes poètes
qui ont trouvé la mort à Varsovie
Ils n'auront pas vu
se ressouder les vertèbres
de la Cathédrale Saint-Jean
ils n'auront pas vu surgir du sol la plus jeune cathédrale
d'Europe
fleur gothique
toute humide encore
sous le ciel brumeux
de la patrie

Il charrie les murmures
des jeunes filles
qui n'iront plus danser
pendant les nuits de mai
sous les arbres
des jeunes filles
dont les os délicats
et les crânes menus se taisent dans la terre

III

Par la rue des Grenouilles
en Pologne
passe Rosa
elle est parée de plumes blanches

Ce n'est pourtant pas un bal de carnaval
longtemps encore le vent jouera
avec les plumes des édredons
des gens qui sont
partis

Ils ne mouleront plus la forme de leurs corps
dans l'herbe des prés du mois de mai
dans la vague qui frémit
au-dessus des nageoires safranées des poissons
Ils ne mouleront plus la forme
de leurs corps dans le foin
quand les éclairs noirs des hirondelles
strient l'aire vide de la grange

Ils ne mouleront plus la forme de leurs corps
dans aucun édredon jamais

Par la rue des Grenouilles
en Pologne
passe Rosa
elle trébuche sur les pavés disjoints
elle côtoie les maisons étoilées
aux fenêtres clouées de planches
elle traverse la synagogue
où les chats sauvages
ont trouvé un refuge
Elle va parée de ses plumes luisantes
dans le jour noir
elle traverse nos villes ô Suédois qui êtes neutres
vos maisons vos théâtres vos temples
elle traverse vos villages ô Suisses qui êtes neutres
vos petites bourgades
plus propres qu'une larme
Elle passe comme passent les nuages
sans laisser de trace dans le ciel

J'ai gardé en moi
les battements de son coeur
le silence des yeux
la chaleur la couleur des lèvres
le poids des entrailles
le dessin fugitif des cuisses
à l'ombre de l'amour
la forme de la tête
le crépuscule roux des cheveux épars
et le chétif soleil du sourire
Elle est passée comme passent les nuages
mais d'où vient alors cette ombre
qui s'allonge immense sur le sol

TADEUSZ ROZEWICZ

(Traductions de Georges Lisowski)